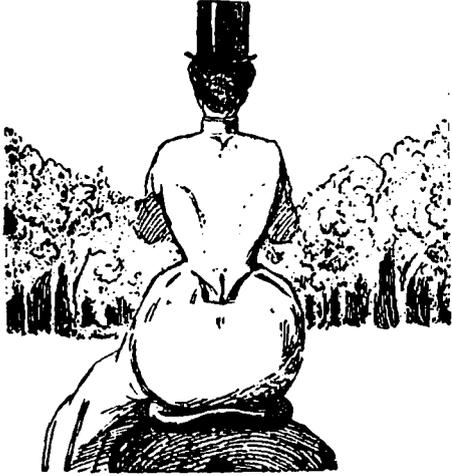


CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Loin de prendre fin, loin même de se ralentir, la discussion sur le commencement du siècle bat de plus belle. Les partisans de 1900 comme première année du 20^e siècle ont fait une recrue :

ÉTRANGE DÉCOMPOSITION D'UNE
AMAZONE

I

“ 10 fait partie de la dizaine. “ Une centaine se compose de “ cent unités. Le nombre 100 “ fait partie de la centaine. Or, “ il n’y a pas eu d’an 0 dans l’ère “ chrétienne. L’an premier de “ cette ère, c’est l’an 1.”

“ Et Flammarion ajoute encore : “ Il n’y a pas eu d’an 0. Donc, “ l’an premier est bien l’an 1, et “ l’an dixième est bien l’an 10, et “ la centième année du premier “ siècle est bien l’an 100.”

“ Voilà toute l’argumentation de Flammarion, et j’avoue que son “ donc ” me paraît un poème. Car l’erreur, à mon avis, consiste précisément à nier qu’il y ait eu un an 0. Assurément, on ne l’a pas appelé l’an 0. On l’appelle “ la première année ” ; mais comment donc indique-t-on toutes les mesures de durée et d’espace soit sur l’horloge pour les heures, soit sur la sphère terrestre pour les méridiens, soit sur les routes pour les kilomètres, sinon en allant de 0 à 1 pour la première unité ? La “ première heure ” du jour n’est-elle pas l’heure qui va de minuit à 1 heure ? La douzième heure n’est-elle pas celle qui commence avec le chiffre XI, et, s’il était permis d’aller jusqu’à un total de dix-neuf cents heures, la dix-neuf cent unième ne commencerait-elle pas avec le chiffre 1900 ? Le méridien 1 n’est-il pas à soixante minutes du premier méridien 0 ? A quel moment sur une route a-t-on fait dix kilomètres ? N’est-ce pas quand on voit la borne portant le chiffre 10, et à quel moment en aura-t-on fait dix-neuf cents, sinon quand on arriverait devant la borne portant le chiffre 1900 ? La “ première année ” est donc celle qui s’est écoulée du point de départ, à savoir la naissance du Christ. Denys le Petit compta six mois, onze mois, et c’est seulement à la fin des douze mois qu’il put compter une année et poser le chiffre 1.

“ La deuxième année s’écoula du 1^{er} janvier I au 1^{er} janvier II, de même que la dix-neuf cent unième année commence avec le 1^{er} janvier 1900 pour finir le 31 décembre 1900 ; mais on voit bien que les dix-neuf cents ans ont été écoulés effectivement à la date du 1^{er} janvier 1900. Mais, dira-t-on, “ pour les Conventionnels, il n’y a pas eu d’an 0, et la première année (1792-1793) s’appela l’an I.”

“ C’est le cas d’appliquer ce que dit encore Flammarion, que tout est affaire de convention.”

* * *

En réponse à cette subtile contradicteur, Flammarion dit en son langage toujours précis et lumineux :

“ Elle m’engage à reprendre, comme M. Dunan, l’exemple de ce qui s’est passé sous nos yeux, pour ainsi dire, il y a cent ans, en France même.

“ L’an premier de la République française, composé des douze premiers mois, s’est appelé l’an I.

“ L’an dixième s’est appelé l’an X.

“ La centième année de cette nouvelle ère se serait donc appelée l’an CENT, si l’ère républicaine durait encore.

“ Il en a été de même dans tous les calendriers.

ce n’est ni plus ni moins que l’empereur d’Allemagne. Cette adhésion, toute impériale qu’elle soit, n’a ému ni les sociétés savantes et encore moins Camillo Flammarion. Il y a plus : ce dernier ne s’est occupé que des contradictions parties des milieux les plus démocrates. Ne pouvant répondre à chacun, il a choisi celle qui présentait, dit-il, une argumentation très serrée. Elle venait d’un M. Maurice Dunan qui a écrit comme suit :

“ L’article se réduit à une simple affirmation, à savoir qu’il n’y a pas eu d’an 0.

“ Une dizaine, dit Flammarion, se compose de “ dix unités. Le nombre



II



III

UNE VÉRITABLE
EXPÉRIENCE

Le garçon. — Ce poulet sauté est ce que nous avons de meilleur au jourd’hui.

Le consommateur. — Qu’en savez-vous... Vous laissez-t-on manger tout le menu ?

AU RESTAURANT

— Et après ses pieds, qu’est-ce que madame prendra ?



IV

“ Nous étions il y a quelques jours dans la 1899^e année de l’ère chrétienne ; nous sommes dans la 1900^e. Le vingtième siècle ne commencera que lorsque la 1900^e année sera entièrement écoulée.

“ On voit, en définitive, que les dessidents reprochent, tout simplement, appelé l’an premier l’an I, au lieu de l’avoir appelé l’an 0. Mais c’est ainsi que le calendrier a été établi. Denys le Petit n’a pas posé le chiffre I après la première année, mais pendant, la première année s’est appelée l’an I.

“ C’est donc le 31 décembre 1800, à minuit précis, que le siècle se décrochera et tombera à son tour dans l’abîme du passé pour faire place au siècle nouveau.”

KODVK.

LES BARBIERS CHINOIS

Plus que partout, le barbier, en Chine, a des fonctions multiples : guérisseur, coiffeur, manucure, baigneur, masseur, rebouteur, gazetier et pédicure. Malgré toutes les qualités qui semblent requises pour bien s’acquitter de tant de choses, il est mis au ban de la société, en compagnie des comédiens, des porteurs de palanquins, chiromanciens et des médecins même les plus doctes. Pour eux tous, quelque mérite qu’ils aient pu acquérir, même en dehors de la profession qui les fait considérer comme indignes, la carrière du mandarina civil ou militaire reste fermée à leurs aspirations.

Le barbier chinois porte toute sa boutique avec lui ; il porte sur ses épaules, et accrochés aux deux bouts d’un bâton, son bassin de cuivre, son coquemar et du feu, son siège à tiroirs avec le linge et sa trousse. Il annonce son passage en frappant un petit plat de métal, et là où l’on veut, dans la rue, au milieu d’une place ou d’une cour, sur la porte des maisons, il opère le lient qui l’arrête.

L’eau bouillante, dont il est toujours nanti, remplace la savonnette pour assouplir les surfaces sur lesquelles doit passer son rasoir en fer, court et large. D’une main légère, il le fait courir sur le haut de la tête, en médageant la tresse, sur les paupières supérieure, sur le nez, enfin partout où il le faut pour obtenir une glabrité luisante sans laquelle un Chinois se croirait dépourvu de toute séduction. Cela fait, le barbier vous coiffe et retourne vos paupières pour en enlever les mucosités à l’aide d’un vilain petit instrument d’ivoire. Cette coutume a les conséquences les plus graves ; elle occasionne des conjonctivites et l’inflammation de la cornée.

La surface interne des paupières se couvre bientôt d’une abondante granulation et finit par se renverser après être devenue dure comme un mince parchemin. Vient ensuite le tour des oreilles, dont il poinçonne patiemment tous les pores. Pour tout cela il demande environ quatre sous, et vous fait les ongles par-dessus le marché.

Les sybarites ne se contentent pas des opérations que nous venons de décrire. Ils livrent les muscles de leurs bras et de leurs jambes au doigt nerveux et pétrissant du barbier.

Celui-ci tire sur les articulations, fait craquer la jointure des doigts, exécute ensuite sur le torse nu de la pratique un message dont le tambourinement va du pianissimo ou fortissimo, et lorsque le client commence à haleter, il le renverse brusquement en travers sur ses genoux, lui fait craquer les reins et l’envoie gémir sous des couvertures.

Tel est ce qui m’advint. Je ne fus, en Chine, sybarite qu’un jour, et, ma curiosité étant satisfaite, j’ai juré, mais trop tard, qu’on ne m’y reprendrait plus. G. DEV.

IL LA CONNAIT

Elle. — Charles ?

Lui. — Quoi ?

Elle. — Il y a huit ans bientôt que nous sommes mariés.

Lui (suspitieux). — Oui, à peu près.

Elle (caressante). — Eh ! bien... je t’aime plus qu’au premier jour...

Lui (brusquement). — Allons ! pas de phrases... Qu’est-ce, cette fois ? Un chapeau ou un manteau ?